

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *le Cygne*, ballet en un acte, de M. Catulle Mendès, musique de M. Charles Lecocq, chorégraphie de Mme Mariquita.

L'Opéra-Comique vient de donner le premier des ballets qui, ainsi qu'on l'a annoncé, doivent, dorénavant, entrer dans la composition de ses spectacles. Autant est ennuyeux, suranné et anti-théâtral le « divertissement » inséré de force dans une œuvre lyrique, à l'aide du traditionnel : « Que la fête commence ! » et ne servant qu'aux exercices de ronds de jambe, de pirouettes toujours les mêmes ; autant peuvent être amusantes et artistiques les pièces mimées et dansées qui, par leur imprécision, leur vie de rêve, nous emportent, pour un instant, vers l'au-delà de l'irréel. J'approuve donc, en principe l'innovation, constatant d'ailleurs qu'elle a, hier, quelque peu bousculé les habitudes « familiales » de la maison.

Dans la clairière close du bois de lauriers que traverse l'Eurotas, Pierrot s'attriste. Il aime, pour l'avoir aperçue, se baignant dans le fleuve, la princesse Lédà, et c'est en vain qu'un faune compatissant et complaisant appelle les nymphes, ses sujettes obéissantes. L'inconsolable amant ne les veut point regarder et il les chasse, car voici que s'avance un cortège de femmes blanches et roses au milieu desquelles est Lédà et qu'escortent, afin qu'elles semblent plus blanches et plus roses encore, des négresses. Après s'être déshabillées, à la grande joie de Pierrot caché derrière un rideau de fleurs, elles nagent dans l'eau transparente et attendent le cygne qui, chaque jour, les vient retrouver là et qui, en effet, glissant sur l'onde, s'approche de Lédà, protégé par les négresses dont le groupe sombre se referme sur la double blancheur. Pierrot voit cependant, et, furieux, frappe de son bâton le cygne qui s'envole, retombe à terre, chante et meurt. On célèbre ses funérailles et Lédà blesse d'une flèche l'assassin qui pleure et que va consoler, cette fois, le faune. Blanc comme le cygne, que Pierrot glisse, comme lui, sur l'onde, qu'il s'approche, comme lui, de Lédà, et, pris pour lui, il sera heureux, comme lui. Et tandis que ce bon conseil est suivi, apparaissent, dans une lointaine apo-

théose, de gros œufs d'où sortent des petits garçons ayant, au dos, des ailes de cygne.

Telle est, racontée avec les précautions nécessaires, cette curieuse fantaisie érotique, fantaisie de poète, certes ! qui ne me gêne point précisément par ce qu'elle a de scabreux et d'excessif, mais plutôt par la façon dont elle transforme, en la réduisant, la légende antique, si admirable et si forte, au symbole si vaste et si haut. La musique de M. Charles Lecocq, qui, d'ailleurs, est une assez agréable musique de ballet, ne s'accorde pas toujours très bien, selon moi, avec le libretto de M. Catulle Mèndès. Il y manque, ça et là, à mon sens, un peu de la subtilité voluptueuse que l'auteur a mise en sa pièce. Pourtant, la scène du dévêtement, mimée et dansée sur un rythme de valse, est jolie, et quelques autres pages de la partition ont de la verve. Pierrot, c'est Mlle Pepa Invernizzi qui, dramatisant l'épisode du chant du Cygne, montre qu'il eût fallu à ce chant une mélodie moins surchargée de traits et de trilles ; le faune, c'est Mlle Chasles, originale, légère ; la Nymphe du bois, c'est Mlle Boni, très fine, et Lédà, c'est Mme Dehelly, très belle. La chorégraphie, le décor, les costumes témoignent d'un goût d'art exquis, et il convient de dire que l'ouvrage est délicieusement « présenté ».

Alfred Bruneau.